# FEUILLETON DE L'ABEILLE.

*NOUVELLE ORLÉANAISE — PUBLIÉE EN 1861.*

## L'HOMME DES BOIS.

ROMAN-RENDEZ-VOUS PARTIES

PAR

*ELIE BERTHET.*

IX—Suite.

Palmer sentit une main légère se poser sur son épaule. Aimy Surrey s'était approchée sans bruit de son fiancé. La jeune fille venait d'opérer avec rapidité une transformation complète dans son costume. Elle avait relevé son chapeau à larges bords, se faisait de cet abri une espèce de capuchon, et avait jeté sur ses épaules un manteau de laine à carreaux. Son costume d'amazone disparaissait sous l'ample pèlerine de gros drap dont elle s'était servie comme de monstrueux jupon, pour tenir ses jambes à l'abri du froid. Les bottes de cheval étaient remplacées par de petits souliers de peau, chaussés de bas de soie. Ainsi équipée, la jeune fille était à la fois gracieuse et pittoresque.

— Mon cher Palmer, dit-elle, je ne veux pas vous faire un reproche de votre prudence, mais je vous engage à vous hâter. Nous sommes à deux milles de la ville, et il est bon que nous soyons rentrés avant la nuit.

— Aimy! Aimy! répéta son fiancé avec reconnaissance, et Edouard, pâle, les cheveux épars, l'air égaré, s'élança hors de la haie. Il paraissait être sous l'influence d'une hallucination, et tandis que la main droite serrait avec fièvre celle de Palmer, la gauche montrait quelque chose de terrible, d'épouvantable à ses yeux. Il était donc impossible de ne pas s'arrêter devant un tableau si extraordinaire, et Palmer, Aimy et Edouard, tout frappés, tout émus, restèrent quelques instants sans prononcer une parole.

Enfin, Edouard, d'une voix entrecoupée, s'écria :

— Mon ami, mon frère, vous m'avez sauvé la vie, et sans votre généreux secours, je serais mort de faim et de froid dans ces bois. Mais, ajouta-t-il avec un accent de désespoir, je ne suis pas seul, il y a là-bas, à deux milles d'ici, une femme, une pauvre femme qui va mourir, si nous ne la secourons promptement.

— Une femme! répéta Palmer avec surprise.

— Oui, une femme, et la cause de tous nos malheurs, de ceux de Mistress Surrey, de ceux de Miss Aimy, de ceux de tous ceux qui m'aiment et que j'aime. Cette femme, c'est Ellen, la fille de Mistress Surrey, la sœur de Miss Aimy, la mienne aussi, car je l'aime, et je veux l'épouser, malgré tout, malgré tous les obstacles, malgré tous les dangers.

— Ellen! répéta Aimy avec un cri de douleur.

— Ellen! répéta Palmer avec un accent de colère.

— Ellen! répéta Mistress Surrey, qui venait d'arriver auprès de son fils.

Ce nom, prononcé par trois personnes différentes, produisit des impressions différentes. Aimy, pâle et tremblante, se cacha le visage dans ses mains, et fondit en larmes. Palmer, les sourcils froncés, les lèvres serrées, les yeux étincelants, fit un pas en arrière, et sembla chercher un point d'appui pour s'élancer sur son rival. Mistress Surrey, seule, parut ne pas comprendre, et, s'adressant à son fils, elle lui dit :

— Edouard, mon cher enfant, qu'est-il donc arrivé à Ellen? Pourquoi est-elle dans ces bois? Pourquoi ne l'as-tu pas ramenée avec toi?

— Ma mère, répondit Edouard, Ellen est folle, elle a perdu la raison, et c'est moi qui suis la cause de son malheur. Ah! ma mère, ma mère, ajouta-t-il avec désespoir, je suis bien coupable, mais je vous jure que je suis bien malheureux aussi.

— Mon fils, répondit Mistress Surrey, je ne vous comprends pas. Ellen est folle, dites-vous? Mais comment cela est-il arrivé? Pourquoi l'avez-vous abandonnée? Parlez, Edouard, parlez, je vous écoute.

— Ma mère, répondit Edouard, je vais vous dire tout, mais ne me faites pas de reproches, car je souffre déjà trop. Ellen est folle, parce que je l'ai trompée, parce que je l'ai abandonnée, parce que je l'ai trahie. Ah! ma mère, ma mère, ajouta-t-il avec désespoir, je suis bien coupable, mais je vous jure que je suis bien malheureux aussi.

— Mon fils, répondit Mistress Surrey, je ne vous comprends pas encore. Ellen est folle, dites-vous? Mais comment cela est-il arrivé? Pourquoi l'avez-vous abandonnée? Parlez, Edouard, parlez, je vous écoute.

— Ma mère, répondit Edouard,